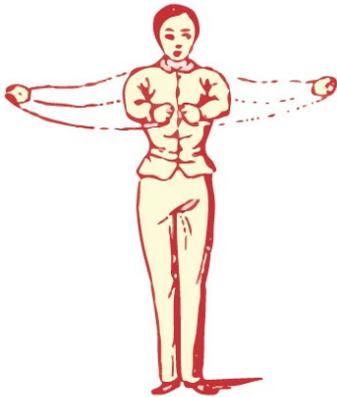


Michèle Elbaz interviewe Rodolphe Adam



Michèle Elbaz — *Bonjour Rodolphe Adam. Merci d'avoir accepté de nous commenter une phrase de ton choix pour cette rubrique d'Ironik. Tu as choisi cette phrase de Lacan que l'on trouve dans « L'étourdit » à la page 449 des Autres écrits : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ».*

Tu vas donc nous la situer dans le temps de l'enseignement de Lacan. Alors, je dois dire que tu as choisi une phrase complexe. Elle appelle, je ne sais pas si tu en serais d'accord, plusieurs niveaux de raisonnement ainsi qu'un certain maniement de la logique ou de la grammaire.

Rodolphe Adam — Bien sûr.

— *Car Lacan, dans son développement qui vient après, amène les concepts d'existence, d'énonciation, de métalangage, de vérité... Il me semble qu'il y a deux niveaux : le dire de Lacan et le contenu qu'il vise à dire. Et ce contenu part et inclut son dire à lui...*

— Une espèce de paradoxe logique.

— *Alors peux-tu nous dire d'abord ce qui a orienté ton choix ?*

— *Oui, cette phrase inaugurale de « L'étourdit » a pour thèse centrale la relation et la différence du dit et du dire. C'est une phrase qui est déjà en préparation dans le Séminaire ...*Ou pire* et dans les conférences faites en Italie, de l'année 1972. Et au fond, je l'ai choisie, car elle m'a immédiatement percuté depuis le séminaire de Philippe La Sagna sur « L'étourdit », il y a douze ans. Et cette percussive n'a pas été pour rien dans mon désir de reconstituer les dits derrière ce que j'ai entendu, pour essayer de faire passer quelque chose du dire qui fut à l'œuvre.*

— *D'ailleurs tu l'as reconstitué dans le livre que vous avez publié Philippe La Sagna et toi, *Contre l'universel*, aux éditions Michèle¹.*

— *Cette transcription a justement été un affrontement à cette question, essayer de faire résonner le dire qui a marqué un certain nombre de gens justement en réorganisant les dits. Je peux dire aussi que l'autre raison de la marque de cette phrase pour moi était une difficulté clinique que je rencontrais dans le contrôle. Quand je cherchais à être le secrétaire des dits, au plus près des signifiants de ce que j'avais pu entendre, je pouvais buter sur une question : mais qu'est-ce que l'analysant est en train de dire, à travers tout cela ? Et puis à l'inverse quand je voulais essayer de saisir immédiatement la mélodie inconsciente derrière les énoncés, eh bien j'étais ramené à*

1. La Sagna P., Adam R., *Contre l'universel, L'étourdit de Lacan à la lettre*, Éditions Michèle, Paris, 2021.

« Certes mais qu'est-ce qu'il a dit exactement votre patient ? Qu'est-ce qui vous autorise à interpréter ça comme ça ? » J'avais là toute la difficulté de ce gap entre dit et dire.

— *C'est intéressant et je me suis demandé, ce qu'on dise, est-ce qu'il s'agit d'un dire de l'inconscient ? Voilà la première question que je me suis posée, a-t-il part au refoulement ? Enfin peut-être pourrons-nous l'aborder après. N'est-ce pas un il y a, ce qu'on dise ?*

— C'est une excellente question. On peut y répondre peut-être en se rendant compte d'une chose, c'est que cette question du dit et du dire qui date de 1972 vient se substituer à un autre binaire, plus ancien, plus classique qui est celui du sujet de l'énoncé et du sujet de l'énonciation, qui permettait de distinguer deux modalités du sujet. Le sujet de l'énoncé, dont l'indicateur est le *shifter* « je », et le sujet du discours conscient qui s'écrit, qui peut s'enregistrer, alors que le sujet de l'inconscient est ailleurs, et Lacan en voyait la trace dans le fameux exemple qui a été repris « je crains qu'il ne vienne », avec ce *ne* explétif qui marque toute l'ambivalence du sujet par rapport à ce qu'il craint : qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas ?

— *Il y aurait ce qui se dit et un dire, engrammé dans la syntaxe même ?*

— En tout cas, à l'époque, l'énonciation est du côté de la vérité qui parle, de l'inconscient. Alors qu'en 1972, –Jacques-Alain Miller a fait remarquer ce déplacement de la question de la vérité – c'est le dit désormais qui relève du champ de la vérité, mais c'est une vérité qui n'est plus ce qui se fait entendre au niveau inconscient, dans ce qui fourche de la langue, c'est une vérité au sens logique, qui est affecté d'une valeur de vérité, vrai / faux.

— *Du fait que ce soit assertif.*

— Exactement. Assertif c'est même le terme qui va venir dans la phrase juste après celle du « Qu'on dise », et qui vient commenter cet énoncé. Si le dit est vrai ou faux, on voit que le dire, lui, n'est pas du côté de la vérité, il est insaisissable. Il est ce qui soutient le dit, ce autour de quoi il tourne. Il y a ce qu'on dit, il y a ce qu'on veut dire, avec tout ce qu'il y a d'énigmatique dans ce vouloir. Est-ce que c'est ce qui échappe ? En même temps Lacan dit « pour qu'un dit soit vrai, encore faut-il qu'on le dise »².

— *C'est ça, qu'il y ait le fait qu'on dise.*

— Cela dénuce le fait qu'une proposition, c'est-à-dire un dit, la plus irréfutable possible repose pourtant sur la pointe d'un acte.

— *J'allais justement te proposer : le qu'on dise est un acte. Un il y a posé dans sa contingence ?*

— Il est en dehors de la proposition, c'est pour ça que Lacan dit, puisque tu parlais de la question de l'existence, que le dire « ek-siste », avec un tiret à la Heidegger, au dit.

— *Ce n'est pourtant pas complètement un réel ?*

— C'est exactement ce que Lacan dans « L'étourdit » fait « ek-sister » avec le dire, c'est qu'il est du côté du réel, doublement par la contingence et l'impossible.

2. Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 450.

— *C'est le réel du il y a. En tout cas c'est l'existant.*

— C'est la force de cette phrase : pour soutenir ce qui est énoncé du nécessaire, il y a pourtant quelque chose qui relève de la contingence, d'une existence qui fait qu'il y a ce moment d'énonciation qui soutient la vérité de ce dit.

— *Je crois que c'est ce que Philippe La Sagna appelle l'attitude modale, une contingence subjective ?*

— Voilà. Alors la particularité de ce dire soulevé c'est qu'il est oublié. Jacques-Alain Miller, dans son premier cours de 1982³, prenait un exemple extrêmement parlant d'un sujet qui répétait sans cesse « il faut toujours finir ce qu'on a commencé » et répétant par là ce dit et oubliant qu'il s'agissait du dire de son père. C'est pour ça que J.-A. Miller en déduisait que le surmoi c'est un dit, un impératif qui fait oublier qu'il est le produit d'un dire, une voix en moi qui s'impose. Et qu'il ne faut entendre que le dit. De ce point de vue-là, la cure est un travail pour arriver à s'entendre parler au-delà de ses dits. J.-A. Miller précise d'ailleurs que ce n'est pas s'écouter parler, qui est toujours du côté de l'autoérotisme, mais s'*entendre* parler. C'est d'ailleurs un moment que l'on peut voir surgir dans une cure. Confidence personnelle : si cette question je la remets encore au travail, c'est justement parce qu'elle correspond pour moi à un moment très précis dans l'analyse. Soudainement d'avoir entendu mon blabla, c'est-à-dire non plus les dits, mais ce par quoi ils étaient orientés. Cela a eu des conséquences très fortes sur le rapport même à la parole et d'ailleurs des conséquences pas forcément très drôles.

— *Comme souvent...*

— Et d'ailleurs J.-A. Miller a commenté le « on » du « Qu'on dise ». Ça je ne crois pas que Jacques Lacan l'ait dit explicitement. Si ce n'est justement pas « Que je dise », c'est parce que le dire apparaît toujours comme une voix impersonnelle, moi je dirais *extime*, c'est-à-dire pas la mienne. Ça va l'amener à la question des modalités de jouissance de la parole, le blabla, qui arrive justement dans le Séminaire suivant *Encore*.

— *C'est un point d'insertion dans l'inconscient.*

— L'inconscient réel, au sens d'une jouissance de la langue.

— *Si le qu'on dise est condition contingente du surgissement d'un dit c'est bien parce qu'il y a là une expérience subjective qui est convoquée, une attitude comme il est dit par J.-A. Miller et dans votre livre, une attitude propositionnelle. Attitude indique une position du sujet, et emporte avec lui un ça se dit derrière ?*

— Oui, c'est d'ailleurs ça qui m'a fait vouloir produire un texte sur ce qui avait été dit à ce séminaire, c'est parce qu'on voit que « L'étourdit » a beau être une théorisation presque infernale, rien n'est avancé qui n'ait son répondant extrêmement concret dans l'expérience analytique. D'ailleurs tu posais la question de l'oubli, c'est un effet de la structure. Et la structure à l'époque c'est celle de la topologie qui va justement être un dire de Lacan pour faire

3. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, La clinique lacanienne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, leçon du 24 février 1982, inédit.

entendre quelque chose du réel qui se fait jour dans le langage. Avec la figure du tore, les dits de la demande qui tournent dans le tore se font sans s'apercevoir qu'ils tournent doublement autour d'un autre point, aveugle, qui est le vide central du tore, qui va avoir rapport avec l'objet *a*. Cette figure montre absolument que les dits sont toujours l'effet d'un point attracteur dérobé et qu'il faut au moins dans une cure deux tours : avoir fait une première fois sans le savoir le premier tour pour réaliser qu'il y a cette double forme circulaire qui me gouverne quand je parle.

— *Alors puisque tu parles de l'oubli, ce reste oublié on peut le lire de deux façons. La phrase de Lacan est sans ponctuation mais si l'on met une virgule entre les deux termes, on peut l'entendre avec l'accent sur le reste réel d'une opération, objet qui choit dans l'oubli, recouvert par le dit, et aussi comme reste oublié dans ce qui s'entend ? Qui serait le want to be ? Si, comme dit J.-A. Miller dans « L'orientation lacanienne » que cela procède d'un reste qui chute dans ce qui s'entend... ce serait le nom de l'écart de structure, comme il dit entre ce qui s'entend et ce qui se dit ? Il resterait à lire ?*

— C'est une bonne question que tu poses, le statut de ce reste. C'est un autre verbe à commenter dans la phrase. « L'étourdit » qui est un texte optimiste quant à la fin de la cure, propose une solution élégante qui vise un deuil par une coupure à double tour où se détache l'objet *a*. Ce que montre la figure du cross-cap quand il est coupé de la bonne façon.

— *Je me suis demandé si c'est un reste qui est oublié ou bien si ça reste oublié dans ce qui s'entend. Parce que ce qui s'entend, on peut le voir du côté de l'interprétation du sujet comme de l'analyste... enfin, du sujet supposé savoir.*

— Oui parce que l'interprétation dans « L'étourdit », on se rend compte que Lacan n'en fait pas la propriété de l'analyste et même ce que montre le texte c'est que l'interprétation est un dire qui s'oppose à un autre dire qui est celui de la demande. Or, là où la demande n'entend pas le dire qui la porte, l'interprétation elle, porte sur cet oubli du dire et vise la cause du désir.

— *Et derrière sur l'os...*

— Voilà. En 72, l'os vise à faire chuter l'objet *a*, à montrer son détachement, et faire apparaître l'effet de sujet par une coupure. L'interprétation n'est plus du côté de la signification et du sens. Ce délestage est une réponse à toute perspective historisante, et réintroduit d'une certaine manière une autre forme d'oubli. La coupure topologique va contre le poids de l'histoire. Lacan donne un exemple dans le texte, tout à fait sidérant, par rapport à Freud lui-même. Les dits de Freud on peut les lire, les répéter, les commenter mais Lacan pose une question : quel est son dire ? Il fait alors cette interprétation magistrale, en montrant que les œuvres complètes de Freud se résument à quelque chose qu'il n'a pas dit, une phrase qui tient en huit mots : « il n'y a pas de rapport sexuel ». On voit l'effet de contraction du dire par rapport à la longueur des dits. Au fond l'interprétation se ramène à quelque chose d'incontestable, l'absence fondamentale au cœur du sexe et qui en fait l'incomplétude. On voit ainsi que le dire a rapport avec ce qui ne se dit pas. Par rapport à ta question de ce qui reste, on voit l'effet de réel, de ce qui ne se reconquiert pas, qui ne se videra pas dans un second dit.

— *C'est de l'ordre d'un impossible.*

— Absolument.

— *Je voudrais revenir sur un point, car tu es passé du qu'on dise au dire. Qu'on dise désigne le dire, mais le qu'on dise a un coefficient d'existence et de contingence préalable au dire.*

— C'est fondamental puisque c'est une formule qui est du subjonctif et c'est un recours assez subversif de le dire comme ça puisque c'est avec de la grammaire qu'il veut subvertir la logique. Parce que le subjonctif, ça introduit une modalité qui est singulière et qui va introduire un paradoxe dans la phrase, qui sera le coup de génie de Lacan. Or, cette phrase est couplée dans le texte à une autre qui vient après, moins connue et beaucoup plus technique. Cette seconde phrase qui vient commenter la première est : « Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant »⁴.

— *Le modal désigné-là c'est la contingence.*

— Voilà et ça passe par la grammaire. C'est ça le paradoxe, Lacan commente sa première phrase en disant qu'elle a des allures de proposition universelle, comme si avec cette phrase il avait découvert une nouvelle loi fondamentale du rapport du sujet au langage et à la parole. Et pourtant cette phrase a comme condition un autre *qu'on dise* qui est celui de Lacan : encore faut-il qu'on la dise, elle aussi, pour qu'elle soit vraie !

— *Il parle dans le contexte que tu connais mieux que moi, il faut que Lacan dise...*

— Il faut que Lacan dise, c'est lui qui l'invente et au fond après, elle sert pour tout dit et tout dire. Résumons. Qu'est-ce qui nous indique ce qu'est le dire ? L'impossible, ce qui existe au dit, ce autour de quoi il tourne...

— *L'énonciation.*

— L'énonciation, et l'acte, là encore ce qui ne se dit pas. Il y a aussi ce qu'il va introduire et qui est la catégorie du discours. Et là dans cette phrase de Lacan, le dire c'est le discours analytique. Car cette phrase sert à court-circuiter toute possibilité de métalangage. Ce qui est passionnant dans cette phrase, c'est qu'elle emporte une logique totalement subversive : derrière toute assertion nécessaire, toute affirmation universelle qui veut prédiquer sur un tout, eh bien il y a pourtant quelqu'un qui parle. Ce qui nous rappelle une formule enfantine : celui qui le dit, c'est celui qui l'est.

— *Même en mathématiques.*

— Lacan va dire que c'est surtout en mathématiques que cette relation est évidente. Ce qui nous intéresse plus directement c'est que dans ce fameux tout, qui est une modalité universelle de l'être parlant, c'est moins une erreur épistémologique qu'une modalité intrinsèque à un certain discours, qui est le discours masculin, c'est à cela que va introduire « L'étourdit ». Le dire masculin est justement un dire qui veut que les choses soient réductibles à des dits, les femmes par exemple. Le dire masculin, c'est dire ce que sont les choses. Et dire notamment ce que sont les femmes...

— *Un énoncé de la nature des choses*

4. *Ibid.*, p. 449.

— Voilà. D'où le fameux jeu de mots dans *Encore* « on la dit-femme, on la diffâme »⁵. Ce dire là croit au fait – néologisme de « L'étourdit » de *pourtout*. C'est pour ça que ces deux phrases, celle du *Qu'on dise...* et celle qui la commente, ont une conséquence logique révolutionnaire : pas d'universel qui ne se contienne d'une exception.

— *C'est ça. Donc on peut dire que l'existence, puisque là on peut mettre une équivalence entre qu'on dise, existe, énonciation, existence, contingence, on peut dire que c'est ce qui vient contrer l'universel. Ça témoigne d'un réel en contrant l'universel.*

— Ce *contrer* c'est au sens d'en révéler l'acte de naissance, d'en révéler ce sur quoi il repose.

— *Qu'il y a quelqu'un qui le dit...*

— ...mais c'est oublié.

— *Voilà.*

— L'autre exemple qu'il va prendre, qui m'a percuté du fait de ma formation philosophique, qui est la tienne aussi, est bien connu. Les philosophes, d'ailleurs on ne sait plus qui, on a cru que c'était Aristote mais ce n'est pas possible, ont inventé le modèle parfait du syllogisme pour asseoir un universel incontestable : tout homme est mortel, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. Lacan, lui, va débusquer derrière l'apparente irréfutabilité de cet universel un dire très spécial qui se tient là-dessous, qui est le coup de force du passage de l'universel du tout homme, au singulier de Socrate. Ce dire qui fait cette réduction-là, Lacan va y débusquer le discours du maître. Derrière la logique philosophique il y a le discours du maître, soit un discours qui tient à dire de tous et donc d'assigner à tous l'impossibilité d'être autre. C'est pour ça que Lacan va montrer que Socrate a de très sérieuses raisons à venir objecter à cette question du tous-mortels.

— *Peux-tu préciser ce que tu veux dire.*

— Dans le texte qui est paru dans *Ornicar, Lacan Redivivus*, « Mise en question du psychanalyste », il déplie beaucoup ce qu'il avait déjà commenté dans le Séminaire IX « L'identification » : Socrate était un existant qui objectait à cette question pour plusieurs raisons. D'abord il a demandé la mort, il a demandé la ciguë, il ne s'est jamais rétracté sur ce qui faisait l'accusation qui le visait. Lacan va beaucoup parler de cette demande de mort. De plus, il n'est pas sûr que Socrate pensait qu'il allait mourir parce que dans *L'apologie de Socrate* il évoque le fait qu'il va pouvoir partir dans l'Hadès et que pour l'éternité il continuera de parler, avec Sophocle et d'autres. D'où le fameux syndrome de Cotard que pouvait évoquer Lacan. Ce n'est pas d'Aristote cette formule parce qu'on ne passe pas d'un universel à un nom propre. Lacan va aussi dire que justement la mort « ne reste jamais que possible »⁶ en faisant allusion au problème du philosophe Hume. Ce n'est pas tous les cas passés qui ont vérifié la loi de la mortalité qui nécessairement démontrent que tel sera le cas pour ceux à venir.

— *Je retiens là qu'il y manque la démonstration et à sa place il y aurait la croyance par induction ?*

5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 79.

6. Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 451.

— Lacan va jusqu'à soutenir que ce discours du maître dans cette formule syllogistique est en train de dire que tous les hommes sont promis à la mort. On voit le règne du tout chez Aristote dont le maître (qui était le maître de l'autre ?), Alexandre, a essayé d'envahir le monde. Le dire a rapport avec la place du semblant dans la structure du discours. Si on veut savoir quel est le dire derrière un dit, repérons ce qui est en place d'agent. Et Lacan montre que ce qui fait l'universel de l'être parlant, c'est moins l'universel de la mortalité que de dire ce qui est le même, la mêmeté de tous. Lacan a une jolie phrase : cette place du semblant c'est « de là que s'homologue que tous soient mortels »⁷. *S'homologue* il l'écrit avec deux m, pour faire résonner homme et homologie. Le néologisme fait entendre que dans le syllogisme il y a une passion du maître pour dire : tous pareils.

— *En s'incluant. Puisque c'est ça la question, c'est la question du qu'on dise qui s'inclut ou pas. Ou est-ce qu'il y a un qu'on dise d'exception là ?*

— Bonne question.

— *Ça peut rester comme question. En tout cas...*

— En tout cas un point personnel, c'est que j'ai commencé ma carrière comme jeune clinicien dans les soins palliatifs là où se fait entendre de façon assez criante, le « tous doivent mourir »⁷, avec une belle mort. On connaît la ritournelle de la mort censée faire partie de la vie. Justement on voit que la fin de vie concentre une singularisation extrême de la subjectivité de cette question. Moi, pour ne pas plier sous les fourches caudines de ce discours, j'avais un roman de Ionesco, *Le Roi se meurt*. Le Roi ne veut pas croire à sa mort et dans la pièce c'est une femme qui répond : chaque homme est le premier à mourir. Ce n'est pas un hasard si c'est une femme qui soutient cette phrase. J'avais l'intuition sans avoir les concepts à l'époque qu'il y avait un dire, derrière les dits bienveillants de la belle mort, qui voulait arraisonner quelque chose de la mort, faire solder les comptes de la vie en faisant parler les malades. C'était parfois une façon de les faire taire. D'ailleurs ça prouvait une chose que je découvre plus tard dans « L'étourdit » c'est que la mort est aussi une affaire de discours. La phrase que nous commentons est une phrase salvatrice à notre époque qui plie sous le harnais de la science et de son diktat d'une vérité toujours connectée au pour tous. Cette phrase est une espèce de scalpel de Lacan qui pousse les analystes et les analysants à savoir entendre en quoi l'énonciation se dérobe et fourche par rapport à ce qui est énoncé.

— *Alors fourche comment ?*

— Au sens de ne pas se faire entendre, de ne pas se dire. Comment le dire ?

— *C'est le trou dans le savoir.*

— Oui, mais avec le discours de la science, le *qu'on dise* est refusé d'une certaine manière, plus précisément forclos. Le discours de la santé qui voue sa boussole au discours de la science refuse ça. Un autre point de la phrase, c'est *ce qui se dit dans ce qui s'entend*. C'est plus facile à comprendre mais c'est assez subversif aussi, parce que ça montre qu'en psychanalyse il n'y a

7. *Ibid.*

pas de dits indépendamment de ce qui a été entendu. Donc on pourrait dire qu'il n'y a pas de dits, qu'il n'y a que de l'entendu comme si c'était la seule matière de la psychanalyse.

— *Aussi bien par l'analysant que par l'analyste.*

— Tout à fait, et Jacques-Alain Miller dit que le vrai positivisme de la psychanalyse, c'est l'entendu. S'il y a l'entendu, il y a aussi le pas entendu, le malentendu sur lequel se greffe le fantasme, la construction du fantasme.

— *Mais pourtant ce qui peut objecter à ça c'est tout de même que ce qu'entend l'analyste et qu'entend bientôt l'analysant c'est justement que quelque chose se répète. Alors est-ce qu'on peut dire que quand quelque chose est entendu c'est du côté de la lecture ? Que ce qui s'entend reste oublié se dépose comme une écriture, tu dirais ça ?*

— « L'étourdit » va contribuer à un nouveau statut du signifiant qui va être du côté de la lettre.

— *Parce que ce reste oublié, ça peut être effectivement c'est ça puisque dans l'entendu ce qui reste oublié du côté sujet s'écrit de manière itérative du côté de l'entendu de l'analyste qui produit cette coupure interprétative à l'endroit de l'itération c'est-à-dire de l'os... avant de parler de la lettre il y a aussi la question de l'objet.*

— Dans « L'étourdit » c'est certain, toute l'opération porte sur une interprétation qui ne vise plus des significations mais quelque chose de l'objet même. Lacan parle de l'interprétation apophantique en allant chercher ce terme technique chez Aristote et Heidegger avec l'idée qu'elle viendrait directement toucher la chose même par la coupure. Ce qui est intéressant dans la solution de « L'étourdit », c'est l'avènement d'un nouveau dire éclairé par le *qu'on dise reste oublié*. Lacan va parler d'un *second-dire* qu'il applique d'ailleurs à lui-même. Le premier étant tout ce qui a découlé de la thèse de l'inconscient structuré comme un langage. Le second c'est la reprise de cet énoncé-là à la lueur du « Il n'y a pas de rapport sexuel ».

— *Est-ce qu'il s'agit là d'un signifiant nouveau, d'une invention ?*

— Oui, car il va appliquer à sa première thèse la logique du *pas-tout* en disant : il n'y a pas Le langage, mais toujours qu'un langage. Il va ainsi contrer l'universel de la linguistique avec la singularité des langues. *Lalangue* est un concept qui surgit dans le texte avec l'ambition de faire exister le réel de l'équivoque et l'entendu. Une cure qui touche au réel et va au-delà de la vérité, c'est par conséquent une opération qui touche l'énonciation même, la façon de parler. « L'étourdit » étant à mon sens écrit pour mettre au travail la passe, les AE montrent parfaitement la formule interprétative qu'ils ont produite eux-mêmes venant faire l'effet de découpe magistrale. Avec ce statut de l'interprétation, je crois que Lacan plaide pour une possibilité de pouvoir dans la cure s'interpréter soi-même. On voit toute la différence avec le *cogito* de l'auto-détermination du sujet moderne. Dans « L'étourdit », le dire nouveau qui sort de la forge d'une psychanalyse d'orientation lacanienne, on pourrait s'amuser à dire que c'est un dire qui a changé de sexe. C'est-à-dire qu'il devient féminin.

— *C'est intéressant la façon dont tu présentes la question : si je comprends bien il s'agirait d'un dire à l'endroit du savoir qu'il n'y a pas (aussi bien d'un rapport) ?*

— La formule m'est venue après avoir écrit « auto-détermination de genre ». Toute la méditation du texte sur le dire montre justement qu'on entre en analyse avec un dire qui est

masculin, bardé du phallus et qui fait exister le quanteur du pour tous, pour en sortir avec la logique de la sexuation féminine où il n'y a plus ce quantificateur universel. N'oublions pas que Lacan insiste pour dire que ces quatre mathèmes désignent moins des individus, hommes ou femmes, que des modes de dire spécifique. Et donc que le sexe d'un sujet lui vient de son dire. L'analyse introduit un dire qui va donner une place neuve à ce qui ne peut se dire. Ce n'est pas le *mi-dit* qui est l'apanage du discours hystérique, la dérobaie avec la vérité, faire joujou à se faire le phallus pour le désir de l'autre. C'est le *mi-dire* dit Lacan, soit un dire qui sait faire avec l'absence (*absens*) et le *pas-tout*.

— *C'est-à-dire qu'il fait place à la jouissance.*

— L'Hétéros, appelle-t-il cela en 1972⁸. Je pense que c'est ça qui va introduire dans le Séminaire XX, c'est-à-dire quelques mois après, toute la grande méditation sur la question de la jouissance.

— *Si on revient sur la question du réel de l'énonciation qui ek-siste, est-ce que ça part d'un il y a du signifiant tout de même dans ce qu'on dise, est-ce que ce n'est pas en même temps l'aperçu d'un désir ?*

— D'un désir ? Pourquoi est-ce que tu parles du désir ?

— *Parce que la part non symbolisable qu'il y a dans le qu'on dise, cette part de réel de l'énonciation donne peut-être un aperçu sur la prise d'un désir ? ou disons d'un mouvement vers ? d'une Bejahung ? de la force du want to be ? ou bien ne faut-il pas les corrélés ?*

— Peut-être. Je pense que la révélation du dire dans l'expérience analytique est du côté d'un effet de choc avant ensuite d'être relancée avec la question du désir. Il y a un effet d'horreur quand même.

— *Oui, le désir a une face d'horreur. Est-ce qu'on peut revenir sur le métalangage ? Parce que cette phrase est un exemple probant de l'impossible métalangage, du leurre du métalangage.*

— Absolument, et je crois que c'est pour ça qu'il utilise une formule prise dans la langue ordinaire. Derrière il y a toute une réflexion sur un certain nombre de philosophes, sur le rapport entre logique et grammaire. Il faut que ce soit avec la langue courante qu'on voie que quelque chose est impossible à faire surplomb. C'est aussi pour ça qu'il va évoquer cette différence du dit et du dire avec les mathématiques. Les mathématiciens ne peuvent se passer du langage ordinaire pour commenter ce qu'il en est d'un langage purement formel. C'est la démonstration du grand article de jeunesse de J.-A. Miller, « U ou « Il n'y a pas de métalangage »⁹.

— *Donc un langage ne peut rendre compte de lui-même.*

— C'est pour ça que la psychanalyse est subversion de la linguistique oubliée dans la parole et le langage de la présence d'un sujet divisé et d'un objet *a* qui aimante ce qui fait parler.

8. *Ibid.*, p. 467.

9. Miller J.-A., « U ou "Il n'y a pas de métalangage" », *Un début dans la vie*, Gallimard, Paris, 2002, p. 126-134.

Subversive aussi de la logique qui prétend faire disparaître la question du *qu'on dise* avec l'exemple philosophique radical qu'on a pris. C'est d'ailleurs pour ça que ces mathèmes, Lacan les écrit avec des symboles déjà existants mais déroutés pour montrer dès lors qu'il est question du sujet parlant, que seule une logique de l'exception convient et non plus une logique de l'universel. Donc, on a ce réel d'un monstre logique qui institue une double négation du quantificateur universel et de l'existential. Certains lacaniens ont voulu réarticuler cela avec Aristote mais ça n'a rien à voir. Ces mathèmes sont un dire qui a son répondant dans la clinique.

— *Il veut faire passer l'exception ?*

— Ce n'est pas intelligible indépendamment du discours analytique dont le dire montre le réel du non-rapport sur quoi cela porte. C'est une réécriture logique de quelque chose qu'il trouve dans Freud et qu'on a pris pour un dit de vérité, c'est-à-dire le mythe de *Totem et tabou*. Un certain nombre d'historiens ont cru faire preuve d'intelligence en montrant que ça ne s'appuie sur rien d'une vérité historique, ce qui est évident. Ça n'est pas un dit qui est réfutable mais un dire qui donne forme épique à la structure.

— Moïse et le monothéisme *aussi...*

— En effet, avec le mythe de la Horde c'est encore plus flagrant au niveau de la véracité historique. C'est un dire qui vient faire *fixion* avec un x, du réel de la loi, de la jouissance du père, et celle de tous les hommes qui est toujours manquante. On constate à ce titre que si l'universel féminin n'existe pas, le tout masculin est lui aussi toujours amputé par la castration propre à la fonction phallique.

— *Est-ce que tu as autre chose à nous proposer ?*

— Tu as posé la question du *il y a* et de l'existence, c'est intéressant parce que Lacan à cette époque va parler du dire de la médecine, qui, quand elle est bien orientée par le réel, a la responsabilité d'un dire ce qu'il y a. Le médecin se confronte dans sa pratique à devoir oser dire ce qu'il y a. On voit d'ailleurs que la médecine se réduisant au discours de la science fait beaucoup d'efforts pour essayer de contourner ce *il y a* du réel de la jouissance du corps et de la maladie. Ce qui est intéressant c'est que la psychanalyse, elle, se fonde sur un *il n'y a pas*. Il n'y a pas le deux du rapport mais par contre, existe un *il y a*, celui de l'*Un*. C'est là où en est Lacan en 72.

— *Merci beaucoup Rodolphe pour ton éclairage sur ce que tu appelles « la force de cette phrase » !*